

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

**LE REGARD
DE JEANNE**

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Le Voyageur des Bois d'en Haut
Une femme juste

JEAN-GUY SOUMY

LE REGARD DE JEANNE

Roman



© Presses de la Cité, 2021.

© À vue d'œil, 2022,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0550-9

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Pour Yves et Marie-Claire

Une odeur de sueur et de vin tire Jeanne de son sommeil. Couchée, le dos tourné vers les moutons, dans cette sorte de niche piochée dans le mur de la bergerie et qui lui tient lieu de lit, elle fait mine de dormir. Mais elle sait qu'il avance. Toute la journée il a rôdé autour d'elle. À deux reprises, alors qu'elle était embarrassée d'une gerbe, il lui a saisi les reins en riant, sûr de son impunité. Sa femme l'a vu. Elle n'a rien dit, n'a pas même détourné les yeux. À croire que cela l'arrange.

Depuis la disparition de son père au printemps dernier, Jeanne n'a plus personne au monde. Dès le mois de juin, pour se débarrasser d'elle, sa belle-

mère l'a conduite à la louée, au bourg de Saint-Bonnet. Un matin, Jeanne a dû glisser une plume de volaille au revers de son corsage pour indiquer qu'elle s'offrait comme fille de ferme. Elle s'est alignée avec les autres près de l'église, intimidée, honteuse. Des paysans ont défilé devant le rang de jeunes filles, s'arrêtant souvent à sa hauteur. Chaque fois, les épouses l'ont trouvée trop jolie, trop gracile aussi.

Lorsque le couple s'est approché pour demander les conditions à sa marâtre, Jeanne a eu le sang glacé. Au pays, tout le monde le sait : à la Margeride, les filles ne tiennent pas longtemps. Dès qu'engrossées par le maître, elles sont chassées. La femme lui a tâté les muscles des bras. Tandis que l'homme regardait sa longue jupe pour deviner ses jambes. Et son corsage trop plat à son goût.

Jeanne tente de calmer son souffle. Personne ne viendra la défendre et l'autre est d'une force que ne laisse pas deviner son allure contrefaite. Dans le trou qui lui sert de pailleasse, elle est un animal pris dans une cage.

Dès qu'il est entré, les moutons se sont pressés dans l'angle à l'opposé de la porte. Les bêtes ne l'aiment pas, elles le craignent. Dans la bergerie, il n'y a plus que du silence et, à peine perceptible, une rumeur qui pourrait être celle de la rivière en ce crépuscule de fin d'été.

Jeanne ne bouge pas. Souvent, elle a pensé à toutes celles qui l'ont précédée, à ce qu'elles ont subi dans cette étable. Ce soir, l'ogre ne la laissera pas s'échapper. Les gros travaux d'été lui ont échauffé le sang et, au fil des semaines, sa convoitise a grandi. Ce n'est pas

un désir d'amour, pense Jeanne bien qu'elle n'ait guère de connaissances dans ce domaine. C'est de la brutalité, la volonté de souiller, d'asservir. Et Jeanne songe à l'épouse dans son lit, qui sait pourquoi son homme s'est levé au cœur de la nuit. Peut-être même a-t-il dit : « Je vais voir si les brebis n'ont besoin de rien », comme on parle ici sur les terres hautes, par ellipses. Elle n'a pas répondu. Elle sait qui il est, ce qu'il vaut. Elle accepte. Entre eux, l'essentiel est ailleurs.

Tout à coup, une main crochète son épaule. Tels ces hommes-chiens qui hantent les campagnes, il voit la nuit. Et Jeanne perçoit ce qu'il discerne : son corps allongé, le vallon de ses hanches prises dans sa jupe qu'elle n'a pas eu la force d'enlever, le fuseau de ses jambes.

Et sa nuque, striée de cheveux clairs,
où il veut planter ses crocs.

Jeanne sursaute.

Assise, elle lui fait face.

Il l'attrape par l'avant-bras.

– Allons, ne fais pas ta difficile. Tu
vas aimer ça...

Jeanne n'a pas encore dix-sept ans,
mais assez de vie derrière elle pour
comprendre que tout se joue en cet ins-
tant. Si elle se laisse faire, si elle se rend
sans combattre, son existence entière
sera sous le signe de cet abandon-là.

Alors, elle se tourne, comme si elle
acceptait de le recevoir, et le dos soli-
dement appuyé contre la muraille,
les talons calés sur son ventre, elle
le repousse à pleines jambes. Il était
trop confiant, trop certain de la peur
qu'il inspire, il ne s'y attendait pas. Il
bascule en arrière en lâchant un juron.

Jeanne saute de la paille et se précipite vers la porte qu'il a pris soin de refermer. Le temps de manipuler la targe, il sera sur elle. Déjà, il se relève. Les moutons apeurés se sont tassés dans l'autre angle de la bergerie.

Jeanne se souvient soudain que le valet laisse la fourche à litière près de l'entrée. À tâtons, elle en saisit le manche et, alors qu'il est sur le point de se jeter sur elle, elle brandit les quatre dents luisantes. Il recule. Le combat qu'il croyait aisé se révèle être une lutte à mort. L'idée de prudence le déconcerte.

– Tu n'oseras pas.

Jeanne ne répond pas. Sans se retourner, elle fait glisser la gâche, tire le vantail. Le tient en respect.

– Je t'aurai. Tu y passeras tôt ou

tard, comme les autres qui n'ont pas fait tant d'histoires.

D'une voix qui se veut d'une tranquillité menaçante.

Jeanne avance pour laisser le battant tourner sur ses gonds. Elle guette ses yeux. S'il tente quelque chose, cela partira de là.

Dans la cour, l'obscurité est profonde. Les pierres sont encore tièdes sous la plante de ses pieds. L'âcreté du fumier lui parvient, posée sur le miel de la nuit. Tant qu'elle tient la pique, elle est sauve. Il est sorti et, plaqué contre la façade, il longe le mur. Elle comprend soudain qu'il va chercher son fusil de chasse. Alors, brusquement, elle prend la fuite.

À hauteur de la mare, elle jette la fourche dans l'eau. Les grenouilles cessent de coasser. Jeanne court. Son

jupon de rechange, sa coiffe, sa limousine et ses sabots sont restés dans la bergerie de la Margeride. Qu'importe ! Elle court. De toutes ses forces, jusqu'à ce que ses poumons éclatent. Jusqu'à l'oubli. Loin. Aussi loin que les chemins vont en ce monde.

Jeanne a passé la nuit blottie dans le creux d'un châtaignier en lisière de forêt. Dans l'obscurité, elle a entendu la rumeur des arbres et des bêtes, ce grand remue-ménage depuis la terre jusqu'au ciel. Un peu avant le lever du jour, des ombres l'ont frôlée. Elle a fermé les yeux.

Elle aperçoit, à quelques centaines de mètres, les toits d'une ferme accrochée dans une pente tendue de rosée. Et, plus loin, un hameau d'où montent les fumées de trois ou quatre feux. Jeanne hésite. Cette nuit, elle a pensé trouver refuge auprès du curé de Saint-Bonnet, le seul prêtre qu'elle connaît. Mais l'homme est un familier de la